

Bjr vend dispensateur  
véritable outil à ne pas faire  
il dispense en toute chose du quotidien  
facile d'entretien il est vraiment l'outil profus  
une technologie de l'évidence  
aussi parce que je le sais convoité  
et parce qu'aucun prix ne saurait le couvrir  
la première réponse à cette annonce  
emportera mon dispensateur



Au bloc, HB pense à son téléphone. Il aurait aimé l'avoir avec lui, pouvoir prendre des notes, écrire : « L'anesthésiste porte un foulard à motif perroquet, sa voix devient plus suave à mesure qu'il s'apprête à me faire mal. » Ou : « Les doigts du chirurgien sont petits et épais, comment arriveront-ils à nouer un tendon supplétif dans un endroit si confiné ? »

Autour du poignet, HB porte une étiquette avec un code-barres. Son formulaire d'admission indique : « âge : vingt-quatre ans ; profession : néant ; pratique sportive : néant ».

Une caméra s'insinue dans sa jambe. L'arthroscope fouille l'intérieur du genou. À l'écran, le ligament croisé antérieur, légèrement jauni, apparaît rompu.

L'année dernière, HB étudiait la biologie à l'université.

En salle des réveils, les patients ont les yeux vitreux. Des infirmières les branchent à des moniteurs. Des regards encore enfouis ne marquent aucun temps

d'arrêt lorsqu'ils croisent les siens. C'est difficile de lier une complicité avec les autres. Lui-même continue d'être divisé. Sa main repose contre sa cuisse mais sa cuisse ne la sent pas. Jusqu'au moment où l'anesthésie se dissipe et que sa main et sa cuisse sentent mutuellement qu'elles se touchent. Alors un brancardier le ramène dans sa chambre.

HB retrouve enfin son téléphone. Il le déverrouille, ouvre l'application Notes et appuie sur un carré traversé par un crayon pour créer un nouveau document. Il l'intitule *Cliniques*.

« J'ai deux nouveaux orifices : un cathéter au niveau du coude gauche, un drain dans le genou droit. Une entrée, une sortie. »

Puis il relève la tête pour détailler les différents éléments qui l'entourent : la télévision face au lit, une solution désinfectante à l'entrée, un distributeur de gants, une large fenêtre qui ne s'ouvre pas.

« L'anesthésie continue d'infuser. Les choses autour du lit manquent de tranchant. Les draps, le sol, les murs forment une seule trame, une même surface continue, comme ces fonds verts sur lesquels un arrière-plan virtuel sera incrusté. »

À côté du lit, une perfusion de morphine. Chaque pression sur une petite poire produit un bip. C'est la première fois que HB prend un opiacé en intraveineuse. Bien qu'il ne souffre pas tellement, il presse la pompe à plusieurs reprises. Puis il regarde ses constantes sur l'écran du moniteur auquel il est relié. La machine s'appelle Ri Vital. Il prend ce nom en note. Il ressent pour elle un profond sentiment de reconnaissance. Comment lui dire merci ? Comment faire du

bien aux objets manufacturés ? En arrêtant de craindre qu'ils cassent ? En les aimant malgré le risque qu'ils soient irréparables ?

\*

La voiture qui l'emporte chez ses parents accélère à la sortie de la ville. L'alarme d'une application se déclenche pour indiquer la présence d'un radar. Un doigt appuie sur l'écran pour signaler « toujours là » et six points sont attribués à Sylvie B., quarante-neuf ans, qui circule sous la forme d'un emoji souriant jusqu'à leur destination : Les Aulnes.

La voiture se gare dans un lotissement. Cela fait plus d'un an que HB n'est pas rentré chez ses parents. Les meubles lui paraissent plus petits, comme s'il pouvait désormais les tenir dans sa main. Appuyé sur des béquilles, il se dirige vers le canapé du salon. Le dossier l'isole du reste de la pièce. La tête sur l'accoudoir, il regarde à travers la fenêtre le pavillon des voisins. Un même crépi beige enduit tous les murs du lotissement, des ardoises couvrent toutes les toitures.

Si HB préfère passer sa convalescence ici, loin de Brest où il vit désormais, c'est pour observer là d'où il vient. Il veut passer du temps avec ses parents – « les étudier comme un scientifique » – et avec sa sœur, Coline, qui habite un appartement au milieu du bourg, le long de la route départementale qui coupe le village en deux. Coline vit de petits boulots dans l'animation. Au printemps et en automne, elle fait la cueillette des asperges et des pommes. Le reste du temps, elle se promène ou pratique le théâtre. Des pièces de

boulevard, dans lesquelles tout le monde la trouve excellente, et qui tournent dans les salles des fêtes municipales. Au village, elle n'est pas tant connue pour ses rôles que pour un drapeau arc-en-ciel accroché à son balcon.

Plus la journée avance, plus HB a l'impression que l'hôpital le poursuit chez ses parents. Ils lui épargnent tout ce qui tient à l'économie du foyer.

« J'ai retrouvé la maison familiale comme on enfle un pyjama. »

Depuis le canapé, il entend la ventilation des appareils électriques, le chauffe-eau se mettre en marche, le sèche-linge tourner. Il pense à la mouche des aloses, qui perd sa bouche comme tout ce qui lui est accessoire : après dix-sept mues, elle n'est plus constituée que d'une enveloppe qui laisse transparaître la pulsation du sang.

« Dans quelques années, entouré d'appendices, on finira par perdre, nous aussi, comme les éphémères, nos orteils, nos sourcils, un doigt à chaque main. »

HB aime les insectes depuis qu'il est enfant. Il prend en note les passages de livres, les conversations qui les mentionnent. Hier, au téléphone, Coline lui a raconté comment leur oncle avait essayé d'attacher une mouche à un cheveu pour la promener en laisse. Parfois, HB se considère lui-même comme une drosophile, une mouche paresseuse. Il aimerait écrire un long roman mais il n'y parvient pas, accumulant plutôt des observations sur son téléphone, des bribes, les étapes d'un trajet qu'il remet à plus tard. Et cette comparaison ne le blesse pas, car il connaît les fables, et il sait que les xylophages sont capables de manger

## SECONDEMAIN

secrètement les poutres d'une maison jusqu'à ce que le toit finisse par s'effondrer.

\*

Dès le deuxième jour, la télévision lui cause du tort. Elle est installée face au canapé. Lorsqu'il l'allume, HB a l'impression de perdre son temps, mais il est incapable de l'éteindre. Alors, pour surmonter la culpabilité, il se mue en spectateur critique, même s'il sait que cette ferveur analytique n'est qu'un stratagème pour consentir à ce qu'il ne veut pas. Il préférerait écrire, ou lire, et voilà qu'il passe trois heures devant des émissions stupides, entre le plaisir des yeux et l'analyse infinie des images comme de lui-même, et cette boulimie de réflexion se poursuit une fois la télévision éteinte, car alors il voit son reflet dans l'écran, ses longs cheveux blonds, sa maigreur que dissimulent mal des vêtements trop grands pour lui.

\*

Les parents de HB habitent un village dans lequel il n'y a qu'un seul plan d'eau autour duquel tourner. Aussi, tous ont pris l'habitude d'en faire le tour.

HB s'y rend vers 11h, après le passage de l'infirmière. En sortant, il est saisi par l'odeur de la terre mouillée. De grandes cultures céréalières entourent le lotissement. Il y a presque vingt ans, ses parents ont fait construire leur pavillon sur une parcelle « viabilisée », un ancien champ de maïs raccordé aux différents réseaux.

Sur le chemin de l'étang, une odeur de viande en sauce s'échappe de la maison de retraite. HB ne connaît de cet endroit que ses fondations. Enfant, il avait joué dans l'énorme trou creusé pour asseoir ce bâtiment, l'un des plus grands du village. Puis, pendant dix ans, presque tous les jours, il était passé devant cet Ehpad aux vitres opaques sans jamais y entrer. Les seuls échos qui lui parvenaient de l'intérieur, c'était lorsqu'une personne malade d'Alzheimer s'enfuyait. Des employés en blouse verte sillonnaient alors le lotissement pour la retrouver.

HB remonte la rue Pasteur.

Bientôt, aux bruits réguliers des béquilles frappant le sol s'ajoute le moteur d'une voiture. Il y a peu de circulation par ici. Le son vient de loin, aucun obstacle n'entrave sa progression jusqu'au centre du village. Il se confond presque avec le bruit du vent dans les peupliers. HB regarde une Citroën décélérer jusqu'au carrefour. Lorsqu'elle passe à son niveau, il est surpris par un désir étrange : se désagréger sur la route. Il sort son téléphone car cette idée lui plaît.

« C'est peut-être le souvenir d'un péplum, *Troie*, Achille en Brad Pitt tirant le cadavre d'Hector derrière son char pour le punir d'avoir tué son ami Patrocle », écrit-il dans une note, avant d'ouvrir un navigateur et de rechercher un passage de *L'Illiade* : « Il prit aussitôt de ses mains la cendre du foyer, / la versa sur sa tête et en souilla son beau visage. / Ensuite il s'étendit de tout son long dans la poussière. »

Alors qu'il entame un premier tour de l'étang, HB a l'impression qu'on l'observe. Sur l'autre rive, à vingt

ou trente mètres de distance, le visage d'un pêcheur est tourné vers lui. HB préfère l'ignorer – beaucoup ne sont que de passage, sillonnant le département à la recherche des meilleurs plans d'eau. Sauf que l'autre continue de le regarder.

« Jérémy Loy, on dirait Jérémy Loy, c'est Jérémy Loy » se dit HB, et cette découverte provoque un mouvement de recul qui le fait presque chuter.

Jérémy Loy pose régulièrement en tenue de pompier sur les réseaux sociaux. Sa photo de profil, identique d'un compte à l'autre, montre un jeune homme aux cheveux bruns rasés, aux yeux marron, un grain de beauté sur la pommette gauche. Elle provient du site [sapeur-pompier-volontaire-49.fr](http://sapeur-pompier-volontaire-49.fr) : assis sur le trottoir, le visage marqué par la fatigue, Jérémy Loy regarde l'objectif. Sur le biceps de son bras gauche, on discerne le tatouage d'un serpent qui se mord la queue. Cette photo, HB la connaît dans les moindres détails. Il l'a tellement regardée qu'elle a fini par se substituer à ses souvenirs, comme si Jérémy Loy avait toujours eu ces traits-là.

À l'école primaire, ils n'étaient que onze du même âge, mais ce n'est qu'à la fin du collège qu'ils ont commencé à devenir amis. En troisième, Jérémy Loy se défonçait, et parfois, tôt le matin, à l'arrêt de bus, HB coulait une douille avec lui. Puis ils sont allés dans le même lycée, à une trentaine de kilomètres, et HB s'est mis à chercher de plus en plus sa présence. Il aimait son odeur, ses bras noueux, ses yeux souvent inexpressifs ou ses accès de colère. Il aimait jusqu'à ses vêtements : un assortiment de t-shirts et de coupe-vents sur

lesquels étaient floqués les noms et les logos d'entreprises disparues.

Souvent, HB se surprenait à jalouser son ami, qui vivait seul avec sa mère, parlait avec effusion, pratiquait la course à pied jusqu'à épuisement. Lui avait une sœur, une mère, un père. Il se sentait dénué de toute originalité, copie surnuméraire du bon élève aimé par ses parents. Alors, pour éprouver son existence, il se distinguait des autres en étant toujours le plus acerbe, le plus ironique.

L'amitié de Jérémy Loy et de HB prit fin brutalement. Alors qu'ils fêtaient les résultats du bac dans la salle des fêtes du village, Jérémy Loy et HB s'étaient isolés, dehors, derrière une haie de troènes. Il ne faisait pas encore nuit, c'était la période des longs crépuscules. Pendant près d'une heure, Jérémy Loy s'était confié, lui racontant des choses qu'il n'avait jamais dites. HB l'avait écouté avec attention – il se souvient qu'il grattait le sol avec ses doigts – mais quand son ami s'était tu, il n'avait pas réussi à le toucher, malgré tout le désir qu'il en avait. Un peu plus tard, alors qu'ils avaient rejoint leurs amis, HB s'était moqué de lui en faisant allusion à ce qu'il lui avait raconté. Jérémy Loy avait ri avec les autres, mais le lendemain, il lui avait annoncé qu'il ne voulait plus le voir. La rupture avait été définitive. HB était parti faire ses études et Jérémy Loy s'était mis à l'obséder. Les premiers mois, il avait rêvé de lui presque toutes les nuits, tandis que ses journées se passaient à recharger compulsivement ses pages de profil sur les réseaux sociaux.

HB regarde la masse d'eau qui les sépare. Il croit discerner à la surface de l'étang un léger mouvement

de reflux, comme si une marée était à l'œuvre. Il sent la tête lui tourner. Ses béquilles frappent le sol avec hésitation. Sur l'autre rive, Jérémy Loy ne le quitte pas des yeux.

Arrivé au niveau des jeux pour enfants, HB pense à bifurquer à droite, vers la rue des Mimosas. Jérémy Loy doit sentir son hésitation : il lui adresse un signe de la main. HB parcourt les derniers mètres dans un mélange d'enthousiasme et d'affolement. Son ancien ami est assis sur une boîte de pêche surmontée d'un coussin. Il porte une parka sombre. À mesure qu'il se rapproche, HB reconnaît son odeur. Un mélange de buanderie et d'huile de friture. Une odeur typique de lotissement, qui flotte dans les sous-sols des pavillons et s'incruste dans les tissus.

Des vermisseaux rouges sont posés au sol, dans un récipient sur lequel il est écrit « Fifise ». À l'intérieur, les larves s'agitent parmi des fibres végétales. HB essaye de ne pas s'identifier à elles. À côté, des petits poissons s'accumulent dans un sac en plastique, comme si les larves s'étaient transformées spontanément en leurs prédateurs, *lepomis gibbosus*, que les gens par ici appellent « boer » ou « perche-soleil ». Il y a dix ans, les mêmes poissons proliféraient, et Jérémy Loy les tuait déjà pour protéger les espèces endémiques.

HB est surpris de constater combien il est facile de le retrouver, même si, pendant toute la discussion, il fixe intensément le bouchon orange qui flotte sur l'eau de peur de croiser son regard. Jérémy Loy lui parle de son engagement chez les sapeurs-pompiers, de son goût pour la pêche, de son emploi chez Freeze Car, où il travaille depuis trois ans comme vendeur de produits

surgelés. Il livre à domicile des légumes, des glaces ou des plats préparés. Il n'apprécie pas faire du porte-à-porte, mais c'est toujours mieux que l'usine. Avant, il avait passé un an dans un abattoir, au conditionnement, puis une autre année sur une ligne à produire des sandwichs triangles.

HB lui raconte la fin de ses études, comment il s'est rompu le ligament du genou, son désir d'écrire, mais son récit est interrompu par la sonnerie d'un téléphone. Jérémy Loy vient de recevoir une notification.

« Votre annonce 'Plan d'eau' est en ligne. Connectez-vous à *SecondeMain* pour la consulter » parvient à lire HB par-dessus son épaule.

\*

En fin de journée, étendu sur le canapé, HB avale un Tramadol. À mesure que le comprimé se dissout, la douleur s'évanouit. Doucement, sa tête se rapproche des plumes de l'oreiller. C'est une chute soyeuse. Il regarde une mouche posée sur son tibia. C'est peut-être le sébum qu'elle aspire, ou des miettes. Ce que le corps a produit, ou ce qu'il a transporté. Ou la mouche le consomme, ou il n'est que sa vaisselle.

Sur l'écran d'accueil de son téléphone, HB presse le logo de *SecondeMain*. Comme plusieurs millions de personnes, il a un compte sur ce site de petites annonces. Il a toujours trouvé curieux que les choses les plus vastes – des immeubles, des hectares de terrains – y côtoient des objets infiniment plus petits – des graines ou des vis.

Après une publicité, l'application s'ouvre. HB écrit « Plan d'eau » dans une barre de recherche mais cela

donne plusieurs milliers de résultats. Il précise qu'il se trouve aux Aulnes : une seule annonce correspond à ces critères.

La première chose qu'il voit, c'est une photo de l'étang. Elle est mal cadrée, à la verticale. Au premier plan, il y a de l'eau, puis, au centre de l'image, sur une berge, un robinier. Il a perdu ses feuilles. HB ne comprend pas ce que montre la photographie : l'eau, l'arbre ou les toits qui apparaissent à l'arrière-plan. Le texte de l'annonce est plus explicite : « Bonjour vend étang de la commune en l'état. Belle surface d'eaux poissonneuses. Tous types de loisir lacustre mais pas que. Peut-être qu'il ne m'appartient pas. Peut-être que je veux seulement brader un bien commun. »

L'annonce a été postée par un certain PeroPerez13. HB clique sur ce nom pour consulter sa page de profil. PeroPerez13 a 306 abonnés. Il répond en moyenne en 30 minutes. Sa dernière activité remonte à 2 heures. Il propose 19 petites annonces. HB les parcourt une à une. Toutes sont écrites sur le même ton délirant, vendent des choses qui n'existent pas, des biens qui existent à peine.

\*  
\*   \*